grandes forets dans ces parties comparativement stériles du pays. A Strathpay, par exemple il y a de grandes forets, et, ce qui est surprenant, il y a du chêne, indiquant qu'il y a eu un temps, d'après les immenses *forets de Pin*, où l'Ecosse avait un meilleur climat pour la croissance des bois durs qu'à présent. Sur ces mêmes étendues, aussi, il y a des traces évidentes de la charrue et que le cultivateur a profité de l'ombre des arbes pour cultiver ses récoltes. Mais depuis la destruction de ces forets, la terre est devenue stérile. Elle restera dans cette mauvaise condition jusqu'à ce qu'on adopte des moyons pour l'améliorer. Ces moyens ne sont rien de plus que la restauration des forets qui ont disparu. Jusqu'à ce que cela soit fait, au moins en partie, on ne peut rien attendre de profitable. Sans le même Stath, où il y a de grandes forets, les cultivateurs cultivent avec beaucoup de sureté, et il en est de même dans tous les pays montagneux. L'agriculture depend presque seulement de l'Arboriculture—si cette dernière fraie le chemin, la première la suivra.

JAMES BROWN.

Grantown, 1er février, 1856.

Du North British Agriculturist.

——:o:——

AMÉLIORATION DES VIEUX PATURAGES.

Par Frederick Holbrook.

Mon ami, M. Brown,—J'ai lu l'article intéressant de M. French sur la rénovation des vieux pâturages, publié dans le *Farmer* hebdomadaire, sous la date du 25 septembre. Il parle des causes de la détérioration des pâturages si clairement, que tout cultivateur peut la comprendre. Son article est surtout de grande valeur pour ceux dont les pâturages, fatigués d'être cultivés, ne produisent que des herbages, qui n'ont pas assez d'élémens de nutrition pour nourrir les vaches à lait, et les exposant à des " maladies d'os." Je suis persuadé que cette maladie se développe de plus en plus dans les vieux districts de la Nouvelle-Angleterre ; et l'observation me convainct que la grande majorité des cultivateurs dont les vaches commencent à montrer les symptômes de cette maladie, n'en connaît ni la cause ni le remède. Si ceux qui liront cet article, l'étudient et la considérent, ils ne douteront pas longtemps de l'origine de la maladie, et trouveront que le remède prescrit est effectif. De concert avec mon ami, M. French, je porte un grand intérêt à l'amélioration des vieux pâturages ; et avec votre permission, et dans l'espérance de l'aider quelque peu dans ses louables efforts pour promouvoir l'amélioration dans ce " département si négligé de la culture." Je citerai quelques manières de restituer la fertilité à de telles terres, que je connais, par pratique et observation, être profitables et effectives.

D'abord je me crois tenu de parler des récoltes vertes, labourées, pour l'amélioration des vieux pâturages. Les récoltes vertes contenant dans leur substance non seulement ce qu'elles ont extrait du sol, mais aussi une grande partie de ce qu'elles ont pris dans l'atmosphère, quand ont les laboure ajoutent nécessairement plus au sol qu'elles n'en ont extrait. J'ai trouvé qu'en labourant ainsi l'herbe, ça rafraîchissait et fortifiait beaucoup le sol. Je citerai un cas :—

Un champ de quatre acres de terre jaune, avant de m'appartenir avait été épuisé par des récoltes de seigle successives, et laissé à lui-même, il y poussait un peu d'herbe, qui dans le printems verdissait un peu mais devenait brune et sèche au commencement de l'été, et était sans valeur pour le reste de la saison. Le champ était situé sur une colline, loin de la maison, et on y parvenait avec peine avec une charette à foin ; je fus deux ou trois ans à douter quels moyens j'employerais pour l'enrichir. Après avoir fait plusieurs essais, je me déterminai finalement à essayer à labourer l'herbe. Après avoir essayé deux fois le mérite d'un tel engrais, pour enrichir ma terre, je conclus par moissonner la première et la dernière récolte semée, et j'obtins ainsi une démonstration de la production naturelle du sol, et de l'augmentation causée par le labourage de l'herbe. Autrement je n'aurais jamais eu de récolte de grain de ce pauvre vieux champ. Dans le mois de juin quand l'herbe fut poussée, elle fut labourée, et trois picotins de sarrasin furent semés par acre, et hersés. La récolte fut moissonnée dans l'automne produisant huit minots de grain par acre. En mai suivant, la terre fut encore labourée, on sema un minot de sarrasin par acre, et on hersa. Aussitôt qu'il fut en fleurs on le laboura. Une chaîne pesante, attachée à la charrue, par derrière le versoir, coupait les tiges, de sorte qu'elles étaient bien couvertes. On passa alors le rouleau ; on sema la même quantité de sarrasin ; en septembre, la récolte fleurit et fut labourée, on passa le rouleau, et on sema un minot et demi de seigle d'automne par acre. En juin suivant le seigle était fort et beau, et fut labouré ; on passa alors le rouleau, on sema un minot de sarrasin, avec six livres de trèfle rouge, et autres, par acre, et ensuite on passa la herse et le rouleau. Le sarrasin fut moissonné, et rapporta dix-huit minots de grain par acre, étant une augmentation de plus de cent par cent sur la première récolte. Avant de semer l'herbe, le sol avait été bien labouré, de sorte qu'elle germa bien ; la saison suivante ayant été suffisamment pluvieuse, la jeune herbe poussa bien ; et le champ se couvrit de verdure, ce que l'on n'avait pas vu que rarement depuis une douzaine d'années. Tout demi acre valait plus alors que les quatre acres ne valaient avant. Je dois dire de plus, qu'en semant le seigle on avait fait un labour d'environ quatre pouces ; et que dans le cours de la végétation, on avait introduit la charrue jusqu'au sous-sol, en le mêlant avec celui de la surface et avec l'engrais. La dépense pour la récolte, y compris la semence, fut de dix piastres par acre, au prix du travail et des matériaux alors.

Le feu Juges Hayes, de South Berwick, Me., se livra beaucoup à l'amélioration des terres épuisées. Les pâturages n'étaient pas assez montagneux et graveleux pour empêcher de labourer, quoiqu'ils ne fussent pas plans. Pendant vingt-cinq ans, il avait eu pour habitude de les labourer tous les six ou sept ans, quelques temps après la coupe du foin ; il les hersait et semait d'herbe et de trèfle rouge, du trèfle blanc, avec du seigle d'automne quand la terre se découvrait le *printems*. Il ramassait de la mousse, des broussailles, de la fougère et du fumier de vache et les couvrait de terre ; le sol se tenait toujours frais ce qui favorisait les nouvelles plantes ; et la quantité et la qualité de l'engrais s'améliorait graduellement. Sur les places où il ne poussait avant que des herbages et des herbes sauvages il poussait de bonnes herbes. C'est ainsi que feu mon ami cultiva ses pâturages trois ou quatre fois dans sa vie ; et il recommende avec confiance cette pratique aux autres, comme digne d'imitation.

Les pâturages qui sont assez plans et pas trop éloignés de la maison, peuvent être avantageusement améliorés par un engraissement et une rotation de récoltes. Enfin, ils peuvent être labourés, hersés, engraissés, cultivés pendant un ou deux ans, alors semés en herbes et en grain, fauchés deux ou trois ans, et on peut y faire paître les animaux quatre ou cinq ans, ou omettre le fauchage, et y faire paître les animaux six ou huit ans. Conduits de cette manière, ils rapporteraient beaucoup plus de nourriture, à proportion, que si on les laissait toujours en herbe. Une partie de mes pâturages étant assez plane pour être labourée, et convenablement située pour cette fin, y ayant assez d'eau pour les animaux, de temps à autre j'y fais paccager mes animaux, et ensuite j'en soumets une partie à un cours de labourage, et de rotation des récoltes. Où ce système est praticable, il est très avantageux, laissant ainsi moins de terre sans culture. Surtout il est avantageux dans le voisinage des villages populeux où l'on a besoin de bons pâturages et pour lesquels on paie des prix très élevés. J'ai particulièrement vu l'avantage de ce mode de culture pendant la sècheresse de la saison dernière. Les champs mis en prairies, après avoir été engraissés et après une rotation de récoltes, restèrent verts et fournirent une nourriture fraîche à mes vaches, tandisque les vieux pâturages étaient brûlés par le sècheresse et ne produisaient plus aucune nourriture.

F. H.

——:o:——

ENGRAIS DE LA COUR DE FERME.

Le plan de garder le fumier pendant l'hiver, *sous les animaux*, a été trouvé bon en pratique, ayant l'avantage d'empêcher la décomposition et retenir les parties liquides du fumier. Cette méthode n'a été que peu publiée dans les journaux d'agriculture ! C'est pourquoi nous dévouons le plus d'espace au sujet que possible. Des lectures sur les champs par Stockhardt nous reproduisons les paragraphes suivants :—

Ce système trouve chaque année plus d'accueil parmi les agriculteurs réfléchis ; preuve que ses désavantages ne peuvent pas